

Prédication de Marc Lienhard, le 8 octobre 2017 à Grenoble (culte de la Cité)

Psaume 46

Dieu est pour nous un refuge et une forteresse

Un secours toujours offert dans la détresse.

Aussi nous ne craignons rien quand la terre bouge,

Et quand les montagnes basculent au cœur des mers.

Leurs eaux grondent en écumant,

Elles se soulèvent et les montagnes tremblent.

Mais il est un fleuve dont les bras réjouissent la ville de Dieu,

La plus sainte des demeures du Très-Haut.

Dieu est au milieu d'elle ; elle n'est pas ébranlée.

Dieu la secourt dès le point du jour :

Des nations ont grondé, des royaumes se sont ébranlés ;

Il a donné de la voix et la terre a fondu.

Le Seigneur, le tout-puissant, est avec nous,

Nous avons pour citadelle le Dieu de Jacob.

Il arrête les combats jusqu'au bout de la terre,

Il casse l'arc, brise la lance,

Il incendie les chariots.

Lâchez les armes ! reconnaissez que je suis Dieu !

Je triomphe des nations, je triomphe de la terre.

Le Seigneur, le tout-puissant, est avec nous.

Nous avons pour citadelle le Dieu de Jacob.

I.

« La terre qui bouge, les montagnes qui tremblent, les eaux qui se soulèvent ». Nous en savons toujours quelque chose. Malgré nos machines, malgré nos calculs, malgré nos prévisions météorologiques, nous ne les maîtrisons pas, ces forces de la nature évoquées par le psaume que je viens de lire. Nous connaissons encore des tremblements de terre, des tsunamis, des cyclones et des éruptions volcaniques. Et même si cela arrive aux Antilles ou à l'autre bout du monde, la télé nous les rend proches. C'est dire combien ce psaume nous parle.

Mais quand Luther a repris ce texte dans son célèbre chant « Ein feste Burg ist unser Gott » - « C'est une solide forteresse que notre Dieu », en adaptant librement plutôt qu'en traduisant littéralement le psaume 46, il ne s'est pas limité aux tremblements de terre et aux cyclones que les hommes du 16^e siècle acceptaient comme une fatalité, mais il a mis en évidence une autre force hostile : « le vieil ennemi », le malin. Il en est question dès la 1^{ère} strophe et encore dans la 3^e : « Quand bien même l'univers serait rempli de démons prêts à nous dévorer ».

Femmes et hommes éclairés du 21^e siècle, nous sourions peut-être de ce langage mythologique de la Bible et des conceptions médiévales de Luther au sujet de Satan et des forces démoniaques. Mais sommes-nous vraiment au-delà du mal, l'avons-nous maîtrisé en nous et dans notre vie sociale ? Nous savons bien que non. Nous l'avons certes disséqué et analysé de mille manières, mais avons-nous surmonté l'éternelle tentation à nous recroqueviller chacun sur soi, au lieu de nous ouvrir aux autres et à Dieu ? Ne vivons-nous pas tant de fois les poings fermés plutôt que les mains ouvertes ? Dans la plainte, l'accusation et l'agression plutôt que dans la confiance et la reconnaissance ? Et la vie sociale et politique, n'est-elle pas marquée par d'incessants conflits, de luttes pour le pouvoir, de quête de gloire et d'autres motivations si terrestres, mais souvent aussi démoniaques, car opposées à ce qui fonde la vie humaine et qui est éternel, et que les croyants appellent Dieu ?

II.

Mais voilà qu'il n'y a pas seulement les forces démoniaques, Satan et le chaos, le péché personnel et les errements de la vie sociale. Voilà qu'il y a une autre réalité qui nous rassemble aujourd'hui.

C'est par la proclamation joyeuse de cette réalité que commence notre psaume : « Dieu est pour nous un refuge et une forteresse ». C'est par la même proclamation qu'il s'achève : « Nous avons pour citadelle le Dieu de Jacob ». C'est l'affirmation centrale de la foi, qui ose dire, crier, chanter, proclamer à temps et à contretemps, avec les anges et contre les démons : il y a Dieu, il vit, il est là, il agit, il sauve.

Certes, nous ne le voyons pas et nous ne le possédons pas. Il n'est pas une chose, il n'est pas une réalité ou une projection humaine, il n'est pas un rêve ou une théorie, il est une vie, il est grâce, il est mystère. Il est frappant de voir que le psaume 46 lui donne plusieurs noms :

« le Très-Haut », « le Seigneur », « le Tout-puissant », « le Dieu de Jacob », « Dieu au milieu de nous ». Aucun nom et aucune théorie ne peut le décrire ni le cerner en son être profond, même si nous savons qu'il n'est pas un mirage, mais a pris un visage, celui de Jésus Christ.

Nous autres, les croyants, qui pensons le connaître et avoir la foi (mais sommes-nous toujours des croyants ?), nous aussi nous sommes plus d'une fois remis sur le chemin de la quête, fragilisés par les terres qui bougent et les eaux qui grondent, éprouvés par les malheurs qui nous font douter de l'amour de Dieu. « Je connais bien la figure un peu triste de l'athée, disait Karl Barth, quand elle se lève en moi comme un revenant ».

Quand Luther a composé, sans doute en 1527, son chant « C'est un rempart que notre Dieu », sa situation était loin d'être brillante, il sortait d'une dépression, le mouvement évangélique qu'il avait déclenché peinait à se traduire dans la vie des communautés, lui-même était contesté tant par les autorités de l'Église romaine que par des mouvements internes au camp protestant. Alors, que lui restait-il ? Dieu et Dieu seul.

Face aux difficultés, aux obstacles et aux impasses, écrit-il en 1534, « je vais dans ma chambre et je jette les clefs aux pieds de mon Seigneur Dieu en lui disant : Seigneur, c'est ton affaire et non la mienne. C'est sans moi que tu l'as maintenue depuis le début du monde, c'est sans moi que tu peux bien la maintenir jusque dans l'éternité. Si, pour l'honneur de ton nom, pour l'amélioration de ton royaume, c'est ta volonté de faire ceci ou cela, que ta volonté soit faite ».

III.

Pour certains, le chant « C'est un rempart que notre Dieu » est devenu la Marseillaise luthérienne. Ce qui est sûr, c'est que, à certains moments, on en a abusé. On l'a chanté en Allemagne quand fut déclenchée la Première guerre mondiale, et à d'autres moments pour s'affirmer, les armes à la main, avec la conviction que Dieu aiderait les combattants et ferait triompher une cause considérée comme juste. Mais le chant, ou du moins l'air, a aussi été repris dans l'opéra de Meyerbeer *Les Huguenots*, ou encore dans le camp de concentration de Theresienstadt par le Tchèque Victor Ullmann pour composer un opéra et résister ainsi à l'emprise démoniaque d'un pouvoir totalitaire.

Alors, à quoi nous appelle aujourd'hui le psaume 46 et le cantique de Luther ?

1.

D'abord à la confiance, à celle qui surmonte la peur. Cette peur qui gangrène nos sociétés, peur du lendemain, peur du cancer ou de la maladie d'Alzheimer, peur du chômage, peur de l'étranger. Sommes-nous donc condamnés à rester prisonniers de la peur ? Dieu notre forteresse serait-il devenu une de ces ruines qui jalonnent l'histoire de l'humanité, ou comme ces ruines médiévales qui nous regardent du haut des montagnes ? Dieu serait-il

mort comme on le proclamait il y a quelques décennies ? La confiance en lui serait-elle ébranlée à jamais ?

Pour ma part je suis profondément reconnaissant à mes parents de m'avoir appris à vivre dans la confiance, malgré la guerre et ses horribles visages. Plus d'une fois ils nous ont tirés du lit la nuit parce qu'un bombardement s'annonçait et qu'il fallait vite descendre à la cave ; tout près de nous, l'église protestante de Neudorf à Strasbourg s'est effondrée sous les bombes. Et pourtant, il y avait le refuge de celui qu'on pouvait invoquer et auquel on pouvait faire confiance.

Nous savons combien il importe d'apprendre aux enfants à vivre dans la confiance. Certes, il y a beaucoup d'autres choses qui importent dans la vie : la formation, le bien-être, le compte en banque, une profession, une vie équilibrée, la santé. Mais que serait tout cela s'il n'y avait pas la confiance ? Et la confiance en une autre réalité que celles qui passent ?

2.

En second lieu, le psaume nous appelle à la liberté. Luther a explicité encore plus radicalement dans son chant ce souffle de liberté. Que dit le texte ? « Qu'ils nous prennent la vie, biens, honneur, enfants et femme, laisse tout cela s'en aller, le royaume nous restera ».

Paroles étonnantes et surprenantes. Luther n'a-t-il pas valorisé tout cela : le mariage, la profession, la propriété, la vie dans le monde ? Lui-même n'est-il pas sorti du couvent, s'est marié, a mis des enfants au monde, a pleuré des larmes amères quand il a perdu sa fille de douze ans ? Cela est vrai, mais tout cela, il ne l'a pas sacralisé et tout cela un jour nous sera enlevé. La seule chose qui nous reste, c'est Dieu et son royaume : « Das Reich muss uns doch bleiben », « Le Royaume nous restera ». Personne ne pourra nous le prendre, ni la mort, ni les forces démoniaques. Savoir cela et vivre cela vraiment, c'est vivre libre, d'une liberté, certes, toujours menacée par les aléas de la vie et de la mort, et pourtant inébranlable car elle repose sur autre chose que nos sentiments ou nos actes, à savoir sur la Parole de Dieu et la forme décisive qu'elle a prise en Jésus Christ.

3.

Parce que cette liberté est réelle, nous pouvons suivre l'invitation du psaume à lâcher les armes. Il y en a toujours qui veulent combattre au nom de Dieu, et les chrétiens eux-mêmes ont été, à certaines époques, des djihadistes de la guerre sainte. Aujourd'hui, en Europe, nos armes sont le plus souvent devenues psychologiques, commerciales, médiatiques, parlées ou écrites. Le plus souvent nous avons laissé les couteaux au vestiaire, mais n'avons-nous pas toujours des adversaires ou des concurrents qu'il faut combattre, écarter, ridiculiser ou même briser ? « Il arrête les combats jusqu'au bout de la terre » dit le psaume, Lui le Seigneur de la paix. C'est dire que, avec lui, nous surmonterons notre agressivité naturelle et souvent mortelle.

Et parce qu'il y a Lui, la forteresse, le rempart, le Dieu avec nous, la liberté et la paix, nous chanterons. Nous suivrons le chemin qui va de Luther à Bach, à Mendelssohn et à d'autres. Luther disait que la musique chasse le diable. C'est pourquoi j'aime commencer si possible la journée avec une cantate de Bach. Les uns et les autres nous serions peut-être bien inspirés de chanter dès le matin au lieu de nous plonger dans le journal pour voir qui est décédé. Alors, laissons-nous entraîner par Luther et par Jean Sébastien Bach, qu'on a appelé le cinquième évangéliste, et chantons !